

## PLAISIRS

## vie en rose

Les quotidiens français ont débuté en ce début 2009, étaler sur leurs pages des titres alarmants : «Le luxe à la diète», «L'été finit», «Le retour à l'été», «L'onde de crise n'a pas propagé», les tendances saisonnières & obnubilées quant à la mode en rose et le cœur à la mode foire destinée à des saisonniers de



JEAN-CLAUDE POITRAS

vergreen avec l'omniprésence du mouvement Village global, qui proposait le métissage des styles et des genres. Parmi les stands internationaux, plusieurs ont réussi à se démarquer, notamment le Japon avec des produits singuliers et originaux à la qualité irréprochable, l'Afrique du Sud avec une étonnante créativité avant-gardiste et la Turquie avec une approche du design moderne, libre et inventive.

Un autre courant, le style positif-négatif et le retour au graphisme en noir et blanc, a su imposer sa rigueur classique et rassurante. Le bois dans tous ses états et dans toutes ses nuances trônait en tête d'affiche dans les collections haut de gamme. Les arts de la table renouaient avec la pureté des lignes et des formes, les dessins minimalistes, la porcelaine blanche et le verre clair, pendant que la conscientisation envers les valeurs écologiques et environnementales ne cessait de faire de nouveaux adeptes.

Les organisateurs de cette flamboyante célébration du design international ont fait preuve une fois de plus de leadership en repoussant un peu plus loin les limites du design. La première édition de «Paris des chefs» mettait en évidence des duos associant un chef et un créateur pour mieux comprendre les liens entre cuisine contemporaine et création, gastronomie et design. De quoi donner des idées au festival Montréal en lumière 2010?

Pour comprendre l'ampleur de cet événement, quelques chiffres s'imposent : Maison & objet a su attirer, en pleine récession mondiale, plus de 100 000 visiteurs et 3460 exposants, sur une surface d'exposition de 165 000 mètres carrés. Un Paris réussi.

Collaborateur du Devoir



## STYLE

Pendant la Semaine de mode de Montréal, les designers enfilent les créations. Cette semaine, Le Devoir jette un œil du côté de Helmer Joseph, qui fait depuis un certain temps jaser sur les passerelles mais dont le commun des mortels n'avait entendu que peu de chose. Jusqu'à aujourd'hui.

Entrevue avec le designer Helmer Joseph

## Au fil de la création

Helmer, qui a défilé cette semaine dans le cadre de la Semaine de mode de Montréal, c'est Helmer Joseph, un styliste original qui possède une expérience de haute couture plutôt rare chez les designers de mode québécois. Conversation éclairante sur un parcours unique.

CAROLE VALLIÈRES

**L**e Devoir. On raconte que vous ne dormez pas avant un défilé. Pourquoi donc?

Helmer Joseph. Avant un défilé, je rentre chez moi une nuit sur deux et je ne dors pas les dernières 36 heures. À la dernière minute, au moment des essayages, on a envie de tout modifier : une longueur, un chapeau... C'est de la création, je ne vends pas des copies trois mois à l'avance. Le créateur travaille jusqu'à la dernière minute.

On a besoin de l'urgence? On doit souffrir?

Pas du tout : on fait de la mode. Un designer qui fait des vêtements devant être présentés à une équipe qui les vend pourra être prêt deux semaines à l'avance. Le créateur de mode, lui, prend toutes les responsabilités et, jusqu'au défilé, il intervient.

Je vous raconte. J'étais chez Dior. Lors des essayages, nous présentons une grande blouse à pois noirs sur fond blanc. Je travaillais avec un modéliste vietnamien extraordinaire. Le modèle passe en essayage et les gens disent qu'ils préféreraient des pois blancs sur fond noir : il fallait tout recommencer. Mon ami y avait mis deux semaines de travail. Il refait donc la blouse mais, finalement, chez Dior, on préfère la première. Ici, les designers de mode ne font pas assez de caprices, ils ne sont pas assez exigeants ! La mode, ça se fait à la dernière minute, je suis désolé!

Et c'est comme cela dans toutes les grandes maisons?

C'est comme ça en création. À Paris, les défilés du lundi donnent le ton et, selon la réaction du public, tout le monde changera quelque chose à sa collection. Le Figaro du mardi annonce les longueurs et tout le monde couperait. Sinon, ils ne seront pas sélectionnés par les magazines et les magasins.

Pourquoi revenir à Montréal?

Je suis rentré pour des raisons familiales. Quand je suis revenu, je voulais m'éloigner de la mode,

enseigner, faire des contrats, pas des collections, pas du prêt-à-porter. J'avais assez donné. Mais si je me suis éloigné de Paris, j'y ai toujours mon appartement et je prends des contrats dans les grandes maisons de couture.

Quel regard portez-vous sur le milieu de la mode montréalaise?

Ce que je déplore à Montréal, c'est que les gens refusent de faire la différence entre la mode et le vêtement. Le vêtement est pour le quotidien, la mode, c'est de la recherche, de la création, on se défonce pour trouver des idées nouvelles. Le vêtement est une partie noble de la profession, c'est ce secteur qui rapporte de l'argent, mais les gens de l'industrie associent mode et vêtement. On ne comprend pas la différence et la mode n'est pas assez encouragée, encadrée : on ne comprend pas ça à Montréal.

Y a-t-il un marché pour le luxe à Montréal?

Oui et non. Les gens qui ont les moyens voyagent, ils peuvent se permettre la couture internationale. Pour les touristes qui viennent à Montréal, il n'y a pas d'unité. C'est une des seules grandes villes du monde où il n'y a pas un quartier où trouver les grands designers québécois. Il faut aussi une unité de style pour qu'on puisse dire «la mode mont-réalaise» ou «québécoise» : c'est la recette qu'ont employée les Japonais pour s'imposer, ainsi que les Anglais et maintenant les Belges. On peut dire d'un vêtement qu'il est italien avant de savoir que c'est Valentino.

Vous ne craignez pas de dire, vous, que vous faites de la haute couture?

«Haute couture», ça ne se dit quasiment plus. Maintenant, on dit «Couture», avec un C majuscule qui s'entend. La Couture comme l'ont faite Claude Montana ou Thierry Mugler, ou Gaultier qui est présenté dans les défilés... Il y a de la création, de l'audace, de la provocation, il faut connaître ces techniques mais pas forcément les utiliser.

Quel est votre rapport avec



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Helmer Joseph cumule 16 diplômes d'autant d'écoles de mode.

l'artisanat?

C'est vital. Au total, j'ai fait 16 écoles de mode et j'ai 16 diplômes : deux écoles de broderie, une de chapeau, d'art textile, de sérigraphie, de maquillage... Je suis un touche-à-tout. C'est pour ça que je travaille beaucoup à Paris ; je fais des recherches de détails pour les maisons de haute couture. Quand j'ai commencé, je n'avais pas dix ans. Puis j'ai eu la chance d'avoir une formation de tailleur pour hommes à l'ancienne en Haïti, ce qui m'a aidé à

entrer en haute couture.

Quelles sont vos ambitions?

Je parlerais plutôt de défis. Ce rêve de mode est impossible à réaliser maintenant à Montréal. Un designer de mode a besoin d'un partenaire financier. C'est comme pour un mariage : j'ai le trousseau, mais pas le prince charmant. Je pourrais épouser les ambitions de quelqu'un et aller plus loin, mais moi, seul, je me contente de faire mon travail.

Collaboration spéciale